

Seule une révolution peut arrêter le dérapage vers la terre-étuve Il y a 600 ans, les Autochtones l'ont fait face au Petit âge glaciaire

Selon le New York Times se basant sur le récent rapport du National Oceanic and Atmospheric Administration (NOAA), plus ça change, pire c'est tant en termes d'accumulation dans l'atmosphère mais aussi en termes de flux annuels :

Trois gaz à effet de serre, trois records historiques

Les conditions météorologiques extrêmes. La fonte des glaciers. Les océans étrangement chauds. Tous ces phénomènes sont dus au réchauffement de la planète, qui résulte de la libération des trois principaux gaz qui retiennent la chaleur : le dioxyde de carbone, le méthane et l'oxyde nitreux.

Selon une nouvelle étude de la National Oceanic and Atmospheric Administration, les émissions de ces trois gaz à effet de serre ont continué à augmenter l'année dernière pour atteindre des niveaux historiques.

Les concentrations moyennes mondiales de dioxyde de carbone ont augmenté l'année dernière, « prolongeant le taux d'augmentation du CO₂ le plus élevé jamais enregistré » au cours des 65 années d'enregistrement de la NOAA. Les niveaux de méthane et d'oxyde nitreux ont également fortement augmenté l'année dernière. Tout cela en dépit d'une vague de mesures politiques mondiales et d'incitations économiques destinées à sevrer le monde des combustibles fossiles.

Il ne s'agit pas d'anomalies ponctuelles. Dans chaque cas, l'augmentation des émissions s'inscrit dans une tendance à long terme. En analysant plus de 15 000 échantillons d'air provenant du monde entier, la NOAA a constaté que les hausses d'émissions de l'année dernière « correspondaient aux fortes augmentations observées au cours de la dernière décennie ».

Il en résulte une série de changements profonds sur la planète en un laps de temps remarquablement court. « La quantité de CO₂ dans l'atmosphère aujourd'hui est comparable à ce qu'elle était il y a environ 4,3 millions d'années, au milieu de l'époque du Pliocène », indique le rapport de la NOAA. À cette époque, « le niveau de

la mer était environ 75 pieds plus haut qu'aujourd'hui » et « de grandes forêts occupaient des zones de l'Arctique qui sont aujourd'hui de la toundra ».

Dioxyde de carbone

L'année dernière, l'homme a rejeté quelque 36,6 milliards de tonnes de CO₂ dans l'atmosphère, un record. Ce chiffre pourrait bien être plus élevé cette année.

La concentration de dioxyde de carbone dans l'atmosphère est aujourd'hui supérieure de plus de 50 % à ce qu'elle était avant la révolution industrielle.

L'origine de ce dioxyde de carbone n'est un secret pour personne. La combustion du pétrole, du charbon et du gaz est la principale source d'émissions de CO₂, et l'utilisation et la production de combustibles fossiles continuent d'augmenter dans le monde entier, les États-Unis produisant plus de pétrole et de gaz que jamais auparavant.

Même si la mise en place des énergies renouvelables s'accélère, l'appétit pour les combustibles fossiles reste fort, en partie parce que la demande globale d'énergie monte en flèche.

Les combustibles fossiles ne sont pas la seule source de dioxyde de carbone. Les extraordinaires incendies de forêt qui ont ravagé le Canada, l'Europe et le Chili au cours de l'année écoulée ajoutent également du CO₂ dans l'atmosphère. Pourtant, même là, le cercle vicieux du changement climatique causé par l'homme est facile à voir : Nombre de ces incendies ont été aggravés par le réchauffement qui s'est déjà produit.

Le méthane

Pendant un certain temps, il a semblé que les émissions de méthane ralentissaient. Après une augmentation rapide de la concentration de méthane dans l'atmosphère au cours des années 1980, les niveaux se sont stabilisés à la fin des années 1990 et au début des années 2000. Puis, en 2007, elles ont recommencé à augmenter rapidement.

Les chercheurs reconnaissent qu'ils ne comprennent pas parfaitement les raisons de la stabilité relative de la production de méthane, puis de sa nouvelle croissance.

Mais ce qui est clair, c'est que les émissions de méthane sont aujourd'hui en plein essor.

L'année dernière, la concentration de méthane a connu la cinquième hausse la plus importante depuis le début des relevés. Selon la NOAA, les niveaux de méthane sont aujourd'hui supérieurs de plus de 160 % à ce qu'ils étaient avant la révolution industrielle. Le méthane est un gaz à effet de serre particulièrement puissant ; s'il se décompose plus rapidement que le dioxyde de carbone, il piège davantage la chaleur dans l'atmosphère.

L'augmentation des émissions de méthane est due en grande partie à l'appétit insatiable de l'humanité. Selon l'Agence internationale de l'énergie, l'agriculture est la principale source d'émissions de méthane, suivie de près par la combustion de combustibles fossiles.

Le protoxyde d'azote

Si le dioxyde de carbone et le méthane sont les deux gaz les plus communément associés au changement climatique, l'oxyde nitreux est un autre gaz puissant qui piège la chaleur et qui est également en augmentation.

Les émissions de N₂O sont également liées à l'alimentation. Dans ce cas, elles sont en grande partie dues aux engrais azotés et au fumier utilisés dans l'agriculture. L'aviation est une autre source. Les niveaux d'oxyde nitreux dans l'atmosphère sont aujourd'hui 25 % plus élevés qu'avant la révolution industrielle.

Où vont tous ces gaz ?

En quelques centaines d'années seulement, l'homme a radicalement modifié la composition de l'atmosphère terrestre, ramenant littéralement la planète des millions d'années en arrière. Pour ralentir le réchauffement de la planète, voire l'inverser, il faudra déployer des efforts tout aussi herculéens pour cesser d'émettre les trois gaz les plus responsables du changement climatique.

La réduction des émissions de dioxyde de carbone nécessitera une refonte radicale de nos systèmes énergétiques et de transport. Pour réduire les émissions de méthane et d'oxyde nitreux, il faudra revoir fondamentalement le mode de production des denrées alimentaires.

Ces changements ne seront pas faciles. Mais tant que nous n'aurons pas trouvé le moyen de limiter les émissions de dioxyde de carbone, de méthane et d'oxyde nitreux, notre planète continuera à se réchauffer.

Source : New York Times, Climate Forward (David Gelles), 9/04/24

<https://tinyurl.com/mr25rjrr>

Selon le résumé du The Guardian du 11/04/24, même le charbon reprend du poil de la bête :

La capacité mondiale de production d'électricité à partir de charbon a augmenté de 2 % l'année dernière. L'augmentation du nombre de nouvelles centrales au charbon en Chine a ouvert la voie à la mise en service d'environ 69,5 gigawatts (GW) de capacité de centrales au charbon l'année dernière. Un ralentissement des fermetures de centrales au charbon aux États-Unis et en Europe a conduit à la mise à la retraite de plus de 21 GW l'année dernière, mais Global Energy Monitor a déclaré que les centrales au charbon devaient fermer à un rythme plus rapide et que la Chine devait adopter des contrôles plus stricts sur l'expansion de sa capacité. « Sinon, nous pouvons oublier d'atteindre nos objectifs dans le cadre de l'accord de Paris et de récolter les bénéfices qu'une transition rapide vers l'énergie propre apportera », a déclaré Flora Champenois, une analyste de Global Energy Monitor.

Le compte-rendu hebdomadaire du [10/04/24 Cropped](#) de CarbonBrief nous apprend que les transnationales de « Big Meat » se réjouissent que la dernière COP ait dépassé leurs attentes en ne reliant pas les émissions de GES agricoles à la consommation de viande :

BIG MEAT COP : Les lobbyistes des plus grandes entreprises de viande du monde ont célébré un "résultat positif" du dernier sommet mondial sur le climat, la COP28, selon une enquête de DeSmog. S'exprimant lors d'un panel virtuel organisé par FeedStuffs, trois représentants d'entreprises américaines d'élevage ont déclaré qu'ils étaient "excités" et "enthousiastes" quant aux perspectives de leur industrie après le sommet, qui a vu les pays s'engager dans une série de promesses volontaires pour lutter contre les émissions agricoles sans s'attaquer à la

consommation de viande. Constance Cullman, présidente du groupe de pression américain Animal Feed Industry Association (AFIA), a déclaré que la COP28 avait laissé à son organisation "un résultat bien plus positif que ce que nous avons anticipé", selon DeSmog.

Selon le [Courrier de la planète du 9/04/24](#) du Devoir,

Selon l'Agence de la transition écologique, organisme gouvernemental français, l'univers numérique (le téléchargement, le stockage et le partage des données sur Internet) produit à lui seul 4% des émissions mondiales de gaz à effet de serre. Un poids qui est appelé à grandir encore davantage étant donné la part de plus en plus importante que prennent les activités connectées dans nos vies.

La bourgeoisie, pour ses propres fins, a déjà accompli des ruptures rapides

La démonstration est faite, s'il fallait encore la faire, de la nécessité immédiate d'une rupture révolutionnaire — à moins de persister à croire à [la grande illusion du tout-électrique](#) — sinon l'humanité est cuite. Plusieurs prétendent que c'est là une mission impossible. Pourtant la bourgeoisie elle-même, quand ces intérêts vitaux sont menacés, sait entraîner derrière elle la population entière pour restructurer l'économie et même le mode de vie en deux ou trois ans. Les bourgeoisies canadienne et étatsunienne ont accompli ce prodige lors de la Deuxième guerre mondiale sous la gouverne de hauts fonctionnaires et de dirigeants de grandes entreprises qui se sont empressés de mettre entre parenthèses la dictature du marché au profit, dans tous les sens du mot, d'une économie planifiée de guerre, avec tickets de rationnement à l'avenant, drapée de l'illusion de prix administrés.

Même en temps de paix, parce que la Grande noirceur duplessiste avait bloqué la modernisation de l'économie du Québec, la bourgeoisie québécoise, en quinze ans, par son contrôle du gouvernement d'une moitié d'État l'a doté de grandes infrastructures d'éducation, de santé et de transport, pour le meilleur et pour le pire, en y rajoutant l'Expo 67 et les Jeux olympiques de 1976. Ces derniers ont clos ce cycle avant son terme indépendantiste pour ensuite enliser le Québec dans le néolibéralisme imposé par la grande bourgeoisie hégémonique étatsunienne à laquelle le Canada de Brian Mulroney et le PQ de René Lévesque du « beau risque » se sont empressés de s'ajuster.

Les peuples amérindiens du Moyen Âge ont réalisé une révolution climatique

Un regard historique plus lointain et plus profond dévoile que les sociétés amérindiennes de l'Amérique du Nord, contrairement à celles européennes de la même époque qui comme elles devaient s'ajuster au surgissement du Petit âge glaciaire de la fin du Moyen-Âge l'ont fait non sans souffrances mais en créant une société plus égalitaire et plus libre. Une lecture du New York Times m'a référé à ce ci-contre article étonnant de The Atlantic en fait la démonstration. À l'opposé des sociétés européennes qui ont évolué vers la centralisation-militarisation patriarcale des royautes absolues, celles amérindiennes se sont révoltées (ou ont fui) contre des chefs tout-puissants qui gouvernaient une société urbanisée expansive et hiérarchique, souvent avec irrigation, en faveur de petites sociétés décentralisées, plus égalitaires, plus souples mais complexes qui n'avaient rien de « primitive ».

Même si l'auteure a peut-être embelli la réalité, il y a là un pensez-y-bien d'exemple historique de restructuration sociale, écosocialiste avant l'heure pourrait-on dire. Les « Blancs » qui ont touché de près ces sociétés peu après la soi-disant « découverte » ont été frappés par leur absence de pauvreté et de contraintes malgré la modestie de leur « niveau de vie » due à un faible niveau technologique. On peut penser que la faible densité démographique en découlant en a été le talon d'Achille. Cette forte contrainte géographique — une montée rapide de la rareté des terres provoquée par la croissance démographique — conduisant à de fréquentes guerres tribales que le colonisateur « blanc » a pu mettre à profit ?

Sur la base d'un [excellent documentaire allemand sur les Aztèques](#), j'ose l'argument dialectique du contre-exemple suivant. On y disait que les Aztèques étaient un groupe nomade qui, justement durant le Petit âge glaciaire, avaient migré vers la vallée de Mexico actuel à partir d'une région de l'actuelle frontière Mexique-ÉU frappée par ce Petit âge glaciaire. On peut faire l'hypothèse que ce groupe était issu d'une société hiérarchique en déliquescence qu'il recherchait ou voulait reconstituer leur ancienne société dans un sud plus chaud et plus arrosé, ce qu'ils ont réussi. On est frappé non seulement par la sophistication agricole de leur cité lacustre mais aussi par la grande violence (une hécatombe annuelle de sacrifices humains de peuples vaincus à leurs dieux sanguinaires) qui maintenait par la terreur leur empire historiquement tout récent, ce que le conquistador Cortés a su mettre à profit pour l'abattre.

Un plan d'action vieux de 600 ans pour faire face au changement climatique

Au cours du Petit âge glaciaire, les Amérindiens d'Amérique du Nord ont mis au point des structures économiques, sociales et politiques entièrement nouvelles.

par [Kathleen DuVal](#)

Kathleen DuVal est professeur d'histoire à l'université de Caroline du Nord à Chapel Hill, spécialisée dans l'histoire des débuts de l'Amérique. Elle est l'auteure de *Independence Lost : Lives on the Edge of the American Revolution* et *Native Nations : A Millennium in North America*.



Vers l'an 1300, le grand chef Huhugam Siwani régnait sur une puissante cité près de l'actuelle ville de Phoenix, en Arizona. Son domaine comprenait des pyramides d'adobe et de pierre qui s'élevaient à plusieurs étages au-dessus du désert, un système d'irrigation qui arrosait 15 000 acres de cultures et un grand château. Les descendants O'odhams provenant des Huhugam racontent dans leur histoire orale que Siwani « récoltait de très grandes moissons avec ses deux serviteurs, le Vent et le Nuage d'Orage ». À l'époque de Siwani, les fermes et les villes huhugam avaient prospéré dans le désert de Sonoran pendant près de 1 000 ans. Mais le temps a

refusé de coopérer : La sécheresse et les inondations ont détruit la ville, et Siwani a perdu son immense pouvoir, chassé par une foule en colère.

Siwani est l'un des nombreux chefs d'Amérique du Nord des XIIIe et XIVe siècles qui, en partie à cause du changement climatique, ont dû faire face à la destruction de la civilisation qu'ils dirigeaient. À partir du XIIIe siècle, l'hémisphère nord a connu un changement climatique spectaculaire. Il y a d'abord eu la sécheresse, puis une période froide et instable connue sous le nom de « Petit âge glaciaire ». Au plus profond de cette période, la température moyenne annuelle de l'hémisphère nord a pu être inférieure de 5 degrés à celle de la période de réchauffement médiéval qui l'a précédée. Il a neigé en Alabama et dans le sud du Texas. La famine a tué environ 1 million de personnes dans le monde.

Les Indiens d'Amérique du Nord et les Européens de l'Ouest ont réagi très différemment à ces changements. Les Européens de l'Ouest ont conservé leurs modes de vie préexistants, tandis que les Amérindiens d'Amérique du Nord ont conçu des structures économiques, sociales et politiques entièrement nouvelles pour s'adapter à l'évolution du climat. Un stéréotype courant sur les Amérindiens est qu'avant 1492, ils étaient des peuples primitifs qui vivaient en harmonie avec la nature. Il est vrai que, dans les années 1400, les peuples indigènes de ce qui est aujourd'hui les États-Unis et le Canada vivaient généralement de manière plus durable que les Européens, mais il ne s'agissait pas d'un état primitif ou naturel. Il s'agissait d'une réponse délibérée à la transformation rapide de leur monde, qui a des implications sur la manière dont nous gérons le changement climatique aujourd'hui.

Les Indiens d'Amérique du Nord et les Européens de l'Ouest ont profité de la période de réchauffement médiéval, qui a débuté au 10e siècle et s'est achevée au 13e siècle, pour pratiquer une agriculture plus intensive. Par rapport aux siècles précédents, cette période a apporté des conditions météorologiques relativement prévisibles et une saison de croissance plus longue qui ont permis à de nouvelles cultures et à l'agriculture à grande échelle de se répandre dans des climats plus froids : du centre du Mexique à ce qui est aujourd'hui les États-Unis, et du Levant et de la Mésopotamie à l'Europe occidentale, à la Mongolie et à la région sahéenne de l'Afrique.

En Amérique du Nord comme en Europe occidentale, l'expansion de l'agriculture a permis la croissance démographique et l'urbanisation. Les Amérindiens ont

construit de grandes villes à l'échelle de celles d'Europe. Leurs ruines subsistent sur tout le continent : les structures en pierre de Chaco Canyon, au Nouveau-Mexique, les systèmes d'irrigation complexes de Huhugam, en Arizona, les grands monticules de Cahokia et d'autres villes mississippiennes sur les rivières de la moitié orientale des États-Unis. De nombreux groupes formaient des systèmes de classes hiérarchiques et étaient dirigés par des chefs puissants qui revendiquaient des pouvoirs surnaturels, un peu comme les rois qui régnaient de droit divin en Europe.

Mais le climat s'est ensuite inversé. En réaction, les sociétés amérindiennes d'Amérique du Nord ont développé une profonde méfiance à l'égard de la centralisation, de la hiérarchie et de l'inégalité de l'époque précédente, qu'elles tenaient pour responsables des famines et des bouleversements qui avaient durement frappé les villes. Elles se sont détournées des chefs omnipotents et des villes qu'ils dirigeaient, et ont élaboré de nouveaux modes de vie à plus petite échelle, probablement basés en partie sur la façon dont vivaient leurs lointains ancêtres.

Les récits oraux de nombreuses nations amérindiennes font état de révolutions contre les villes et de fuites de celles-ci. L'histoire orale cherokee rappelle comment « le peuple s'est soulevé » et a détruit « une société secrète héréditaire, depuis lors, aucun privilège héréditaire n'a jamais été toléré parmi les Cherokees ». Les descendants de Chaco Canyon racontent comment des sorciers ont corrompu certains chefs, si bien que leur peuple a combattu les dirigeants ou les a simplement quittés pour établir des sociétés plus égalitaires. La tradition orale o'odham raconte qu'après s'être révoltés, leurs ancêtres ont construit des établissements plus petits et des systèmes d'irrigation moins centralisés dans les bassins actuels de Phoenix et de Tucson.

Les villes que les Amérindiens ont laissées derrière eux pendant le Petit âge glaciaire - des ruines comme celles de Chaco Canyon et Cahokia - ont conduit les explorateurs européens et les archéologues modernes à imaginer l'effondrement de la société et la perte tragique d'un âge d'or. Mais les récits oraux des générations qui ont suivi la disparition des villes ont généralement décrit ce qui est arrivé par la suite comme étant meilleur. Des communautés plus petites permettaient des économies plus durables. Déterminés à ne pas dépendre d'une seule source de subsistance, les hommes ont complété leurs activités agricoles par la chasse, la pêche et la cueillette. Ils ont étendu les réseaux commerciaux existants,

transportant de grandes quantités de marchandises à travers le continent dans des pirogues et sur des routes commerciales ; ces routes permettaient d'offrir une variété de produits en période de prospérité et un filet de sécurité lorsque la sécheresse ou d'autres catastrophes mettaient à mal les approvisionnements. Ils ont développé des sociétés qui encourageaient l'équilibre et le consensus, en partie pour atténuer les problèmes causés par leur climat changeant.

Pour soutenir leurs nouvelles économies, les Amérindiens d'Amérique du Nord ont mis en place des structures de gouvernance décentralisées, assorties de divers mécanismes de contrôle et d'équilibre politiques, afin d'empêcher les dirigeants dictatoriaux de prendre le pouvoir et de veiller à ce que tous les membres de la société aient leur mot à dire. Le pouvoir et le prestige ne résidaient pas dans l'accumulation de richesses, mais dans la garantie d'un partage judicieux des richesses, et les dirigeants gagnaient leur soutien en partie en étant de bons pourvoyeurs et des distributeurs avisés. De nombreuses structures politiques ont mis en place des conseils d'anciens et équilibré le pouvoir en associant les chefs, comme le chef de guerre et le chef de la paix, en créant des conseils d'hommes et de femmes et en fonctionnant dans le cadre de clans familiaux dont les membres se trouvaient dans plusieurs villes. Dans la Confédération des Haudenosaunee (Iroquois), par exemple, les femmes chefs de clan choisissaient les représentants masculins au Conseil de la Confédération et pouvaient les remplacer s'ils ne faisaient pas ce qu'il fallait pour le peuple. Dans la plupart des sociétés d'Amérique du Nord, tous les membres de la population - les femmes comme les hommes - avaient leur mot à dire dans les décisions importantes telles que le choix d'un nouveau chef, l'entrée en guerre ou le rétablissement de la paix. Comme l'a écrit l'historienne anishinaabe Cary Miller dans son livre *Ogimaag : Anishinaabeg Leadership, 1760-1845*, les systèmes politiques non hiérarchiques des Amérindiens « n'étaient ni faibles ni aléatoires, mais hautement organisés et délibérés ».

Les changements structurels ont été sous-tendus par une évolution idéologique vers la réciprocité, un idéal de partage et d'équilibre qui a sous-tendu l'économie, la politique et la religion sur une grande partie du continent. Les O'odham du désert de Sonoran, par exemple, ont développé un himdag, ou « mode de vie », qui enseigne que les gens sont censés partager les uns avec les autres en fonction de ce qu'ils ont, en particulier les produits de première nécessité que sont la nourriture, l'eau et le logement. La réciprocité n'est pas simplement de la générosité ; donner un surplus est un investissement, l'assurance que d'autres vous aideront en cas de besoin. « Le lien avec les autres améliorerait les chances de surmonter une calamité

ou un désastre qui pouvait frapper l'individu ou le groupe », a écrit le juriste lumbee Robert A. Williams Jr. dans son livre *Linking Arms Together : American Indian Treaty Visions of Law and Peace, 1600-1800*.

À la fin des années 1400, les civilisations de ce qui est aujourd'hui les États-Unis, le Canada et le nord du Mexique étaient plus différentes de l'Europe occidentale que ce que l'on aurait pu prévoir pendant la période de réchauffement médiéval. De la Russie à l'Angleterre, l'Europe s'est déplacée dans la direction opposée en réponse au changement climatique. Lorsque la période de sécheresse puis le Petit âge glaciaire ont frappé, des centaines de milliers d'Européens sont morts de faim et les famines ont rendu les gens plus vulnérables à la peste noire, qui a frappé particulièrement les villes. Les Européens de l'Ouest, comme les Nord-Américains, ont cherché un système de gouvernement capable de nourrir et de protéger au mieux la population, mais ils ont opté pour l'approche inverse.

En général, l'Europe occidentale s'est remise de la dévastation causée par la peste noire et de la fin de la période chaude médiévale, et elle est devenue plus centralisée sous le règne de monarques absolus héréditaires. Les souverains européens ont accumulé une puissance militaire à l'intérieur et à l'extérieur de leur pays, en constituant de grandes armées et en investissant dans de nouvelles technologies militaires, notamment les armes à feu. La militarisation a réduit le statut du travail des femmes et, contrairement aux structures de genre complémentaires qui se sont développées en Amérique du Nord, le patriarcat était la base du pouvoir en Europe occidentale, du pape et des rois aux seigneurs et aux prêtres, en passant par les maris au sein des ménages. Par le biais du mercantilisme et de la colonisation, les Européens recherchaient des ressources naturelles à l'étranger afin d'accroître leur pouvoir à l'intérieur de leur pays. Cette impulsion les a mis en contact avec les Indiens d'Amérique du Nord, dont ils n'ont pas pu voir l'histoire de l'adaptation. Ils ne pouvaient pas non plus voir à quel point les Amérindiens avaient intentionnellement décentralisé leurs systèmes de gouvernance.

Les Amérindiens qui visitaient les villes européennes ou même les villes coloniales étaient ébranlés par l'inégalité et le manque de liberté. Le chef Muscogee Creek Tomochichi, par exemple, s'est rendu à Londres en 1734 et s'est étonné que le roi britannique vive dans un palais au nombre de pièces inutilement élevé. Un Anglais a rapporté que Tomochichi avait observé que les Anglais « savaient beaucoup de choses que ses compatriotes ne savaient pas » mais « vivaient plus mal qu'eux ». De

leur côté, certains Européens se demandaient comment les sociétés nord-américaines pouvaient exister avec beaucoup moins de contraintes - et moins de pauvreté - que les leurs. Ils qualifiaient généralement les sociétés amérindiennes de primitives au lieu de les considérer comme des adaptations complexes. Pourtant, les choix humains ont créé ces contrastes frappants en réaction au même changement de climat.

Les descendants des grandes villes d'Amérique du Nord en sont venus à reconnaître la valeur de l'acte même d'essayer de mieux s'entendre. Et si, au lieu de reprendre les mêmes modes de vie, nous faisons comme les Amérindiens d'Amérique du Nord des 13e et 14e siècles, en développant des systèmes économiques, sociaux et politiques plus équilibrés et plus inclusifs, adaptés à l'évolution de notre climat ? Et si nous accordions la priorité à la diffusion de la prospérité et à la répartition plus large du pouvoir de décision ? Cela semble sans précédent, mais cela s'est déjà produit.

Source : The Atlantic, 2/04/24

<https://www.theatlantic.com/science/archive/2024/04/little-ice-age-native-north-america-climate-change/677944>

Un parti pour surmonter l'éclatement en montrant la lumière au bout du tunnel

Les sociétés d'aujourd'hui sont en mal d'une stratégie pour se libérer d'une économie de capitaux compétitifs maximisant le profit aux dépens tant de l'humain exploité dans son travail et opprimé dans ses différences que des grands équilibres écologiques en voie de rupture vers la terre-étuve. Partout, que ce soit sur une base individuelle ou collective, il y a lutte contre les conséquences délétères de cette société agonisante sous son vernis de prospérité et, dans ses marges et à la base, pour une consommation sobre, une énergie renouvelable, une agriculture biologique et végétarienne combinés à des circuits courts, une habitation écoénergétique et du transport actif. À l'encontre du renforcement de la droite dure et extrême, ces luttes et ces projets rénovateurs sont assez importantes pour se voir et se discuter.

L'espoir le dispute au désespoir, la multiplication des luttes et des projets alternatifs à la généralisation de l'inflation, des inégalités et des guerres devenant

généocidaires. La contradiction fondamentale à surmonter réside dans la grande concentration-centralisation du pouvoir bourgeois, tant au niveau local et national que mondial, par rapport au grand éclatement de la multitude qui se bat et qui transforme le monde par en bas. Gargantuesque est la richesse d'une poignée de super-transnationales et de leurs banquiers. Pantagruélique est le pouvoir armé et répressif de l'hégémon mondial et de son grand rival outre-Pacifique. Comment cependant ne pas réaliser que ces énormes masses compactes, gangrenées par la compétition capitaliste et les rivalités géopolitiques, recèlent d'inhérentes failles internes prêtes à éclater sous les impulsions inévitables de la multi-crise et de la multipolarité.

En face se trouve la singularité du grand dispersement de ceux et celles que pourtant luttent et projets unissent idéologiquement et politiquement. Avant l'ère du capital, c'était Dieu qui les assujettissait à ces pharaons et rois jusqu'à ce que guerres et famines déchirent ce voile qui obstruait la vue d'une exploitation qui pourtant ne se cachait pas. Aujourd'hui, c'est l'égalité du salaire contractuel qui camoufle la plus-value exploiteuse donnant au patron la clef du contrôle de l'économie; c'est l'égalité citoyenne qui masque l'inique distribution de la richesse rendant ceux et quelques celles du 1% plus égaux que les autres devant la justice et la politique; c'est la marchandise avec en pointe son équivalent général, l'Argent, qui s'insinue nouveau Dieu Moloch du capitalisme.

Bien sûr, ceux et celles d'autrefois comme d'aujourd'hui doivent non seulement vaincre l'hégémonie idéologique mais aussi la répression politique. On n'y arrive pas seul mais en collectif organisé non seulement pour gagner des réformes ou concrétiser des projets qui donnent du courage et de l'expérience mais surtout pour renverser le capitalisme. Ce collectif visant le pouvoir, c'est le parti, ou les partis coordonnés, des exploités et opprimés. À déplorer spécialement le vide dans la sphère internationale où la bourgeoisie prend quasi toute la place. C'est le rôle du parti de démasquer l'ennemi et de montrer le phare sur la colline... ou la lumière au bout du tunnel, d'inciter à la convergence des luttes et des projets sans tenter de les contrôler ce qui provoquerait leur rejet. Le défi reste de les construire tout en empêchant leur dérive facile et tentante, dite électoraliste, vers la contradictoire intégration des exploités et des opprimés dans ce système irréformable au point d'être au bord du gouffre.

Marc Bonhomme, 14 avril 2024

www.marcbonhomme.com ; bonmarc@videotron.ca